

chaque pomme était saine et que je remplacerais celles qui pouriraient, je lui en ai vendu un quart de cet arbre pour \$4.50 ; c'est-à-dire au taux de \$6.75 pour le produit entier de mon pommier. Réduisant la moyenne de la production annuelle à \$4 seulement par arbre, et supposant 35 pommiers dans un arpent, on a un revenu de \$140 chaque année et au moins \$1250 pour dix arpents.

Cependant ce n'est pas tant pour le marché que je voudrais voir cultiver le pommier dans nos terres basses, que pour l'accroissement de bien être qui en résulterait pour nos familles, et pour l'air d'abondance et l'agrément que donnerait un verger à nos habitations."

Ces dernières remarques terminèrent ma visite. Comme il se faisait déjà tard, je pris congé de M. X., qui m'invita de revenir encore le voir pour examiner ses animaux, sa grange, son journal de la ferme, ses comptes et enfin causer de ses améliorations. Je ne manquerai pas de me rendre à son désir et je continuerai de vous tenir au courant de nos causeries. **PROGRÈS.**

A. PROPOS DE MOUTONS.

L'archevêque W., ombra sa un jour un cercle d'hommes d'esprit dans la compagnie desquels il se trouvait, on leur posant la question suivante : Comment se fait-il que les moutons blancs mangent plus que les noirs ?

Plusieurs de ces Messieurs ignoraient ce fait curieux ; d'autres se mettaient l'esprit à la torture, et croyaient donner de bonnes raisons ; mais tous désiraient d'en savoir la vraie cause. Après les avoir tenus quelque temps en suspens, il leur dit : La raison en est qu'il y en a plus de blancs que de noirs !

Traduit de l'anglais par
EDOUARD.

AUX JOURNAUX.

Jusqu'à présent, nous avons expédié le *Journal d'Agriculture* aux journaux de toute la province : plusieurs ont eu la bienveillance d'échanger avec nous ; mais il y en a encore quelques-uns qui ne le font pas. Nous serions cependant bien aises de pouvoir échanger avec tous nos confrères, si ceux-ci daignaient le faire,

MM. les Rédacteurs,

Vous êtes à la tête d'une publication extraordinairement utile, d'abord à cause de la spécialité qu'elle préconise, et de la classe à laquelle elle s'adresse plus directement, mais surtout à cause du caractère pratique que vous savez lui donner.

L'intérêt que je porte à votre œuvre si méritoire, si digne d'être efficacement encouragée par les véritables amis de l'agriculture, ma qualité de vieux praticien m'ont suggéré d'offrir à vos nombreux lecteurs, un petit travail que je crois plein d'actualité.

En effet, ce travail touche une question à l'ordre du jour, et qui mérite toute l'attention qu'elle excite, principalement depuis que le Conseil d'agriculture a commencé à l'agiter. Ce travail se compose de "Notes relatives à l'enseignement agricole," et de quelques idées émises à la suite, comme conséquences de ces notes. J'ai la présomption de croire ces idées et ces conséquences très adaptées aux besoins de nos cultivateurs. Des hommes plus haut placés pourraient bien aussi en faire leur profit, s'ils daignaient les favoriser d'un coup d'œil.

Quoiqu'il en puisse être, je prie avec une respectueuse instance les membres du conseil d'agriculture, et nos honorables législateurs, de vouloir bien prendre mes notes en leur sérieuses considérations, avec l'intention d'en tirer eux aussi des conséquences pratiques en temps opportun.

Messieurs les Rédacteurs, veuillez me permettre de garder toute la responsabilité de mon petit travail, je le supporterai à l'aise, appuyé que je suis d'hommes comme ceux dont je vous cite les noms.

FRANK.

NOTES RELATIVES À L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Le Conseil d'Agriculture de la Province de Québec, dans sa séance du 12 octobre 1869, a nommé un comité chargé de s'enquérir du meilleur système d'enseignement et de pratique agricole. Ce comité a une importante et épineuse tâche à remplir.

Essayons de nous en former une idée en notant ce que les hommes compétents ont dit de la matière.

Quand nous aurons recueilli les pensées des autres, nous nous risquerons à émettre les nôtres.

Écoutez M. de Gasparin, cet agronome si érudit, si savant même :

"Quelle est la marche que doit suivre le père de famille, dont le fils, ayant terminé ses études classiques et scientifiques, veut se vouer à la vie agricole ? Après de telles préparations, l'étude de la théorie agricole n'offre pas de grandes difficultés, et en présence de la pratique, de bons livres suffiront pour s'y initier.

"C'est cette pratique qu'il faut chercher à apprendre par un séjour prolongé dans des fermes bien tenues, et dans un pays avancé, ainsi que le font les fils des fermiers anglais. Là, sans doute, il faudra que la bonne volonté de l'élève supplée à la rigueur de la règle des écoles, pour le déterminer à mettre la main à tous les travaux. Mais, s'il en sent bien l'importance, si le fermier qui lui sert de guide l'encourage à entrer dans tous les détails de la ferme, si l'ardeur et l'application de l'élève obtiennent la confiance du maître, deux ou trois années passées dans une semblable situation, suffiront pour le mettre en état de diriger à son tour une exploitation.

"Le nombre de ceux qui peuvent aspirer à la direction des grandes entreprises agricoles sera toujours bien borné, en comparaison de celui des agents inférieurs qui doivent obéir à leurs ordres, ou de ceux qui, placés à la tête d'entreprises moins considérables, sont destinés à suivre avec un peu de modifications, des systèmes et des assolements déjà arrêtés, n'exigeant pas la même somme de connaissances théoriques. Il importe pourtant que tous ces sous-officiers de l'agriculture ne soient pas abandonnés à la routine, qu'ils puissent se rendre compte de leurs opérations pour en modifier les détails selon les circonstances ; n'employer que les forces absolument nécessaires ; juger de l'état des terres, des engrais qu'elles exigent ; enfin, qu'ils puissent par leur capacité, acquérir de l'autorité sur les ouvriers qui leur seront subordonnés. Leurs livres seront des manuels appropriés aux localités diverses.

Si nous avions plus de fermiers instruits, nous dirions volontiers que la meilleure école de ces agents c'est de servir sous eux, comme ouvriers. Dans les veillées d'hiver et les causeries du coin du feu, dans la transmission journalière des ordres pour le travail du lendemain, le maître leur donnerait la raison de ses opérations, et ils y trouveraient toutes les connaissances théoriques qui leur sont nécessaires. Mais cette ressource manque presque partout,